

## CHAPITRE VII

## DE YAMBOUYA AUX CHUTES DE PANGA

(Du 28 juin au 6 août 1887.)

Une route africaine. — Notre manière de voyager à travers la forêt. — Adieux à Jameson et au major. — 160 jours en forêt. — Les rapides de Yambouya. — Les indigènes de Yankondé. — Repos au village de Bahounga. — Description de notre marche. — Les brochettes empoisonnées. — Capture de six Babali. — Parke et les abeilles. — Un orage dans la forêt. — La flottille des indigènes. — M. Jephson remonte le bateau d'acier. — Le village de Boukanda. — Détritus des villages. — Paysages de l'Arouhouimi. — Villages des Bakouti et des Bakoka. — Les rapides de Gouengouéré. — Bakoula. — Côtelette et café. — Les îles près de Bandangui. — Les nains babourou. — L'orientation de la rivière. — Les Somali. — Mariri et Moupé. — L'Arouhouimi à Moupé. — Les Babé, leurs usages et leur costume. — Les deux aventures de Jephson. — Les rapides des Guêpes. — Le chef des Bouambouri. — Notre camp à May-Youi. — Accident de canot. — Un village abandonné. — Arrivée aux chutes de Panga. — Les chutes.

En terre africaine, une route est presque toujours un simple sentier qui, à force d'avoir été fréquenté, est devenu aussi dur et aussi uni que l'asphalte. Par suite de l'habitude des naturels de marcher en file indienne, il n'a presque jamais plus de trente centimètres de large, et s'il est d'ancienne date, on dirait une rigole tortueuse et profonde, car le milieu est plus souvent battu que les côtés : peu à peu, ceux-ci s'élèvent sous la poussière et l'humus ; les pas des voyageurs y poussent les ramilles et les pierres, et la saison des pluies vient encore creuser l'ornière. Une de nos routes ordinaires est, en moyenne, plus courte d'un tiers que ces sentes qui serpentent comme un cours d'eau par les plaines. Quoi qu'il en soit, nous comptons bien en trouver dès le départ du campement, car, à nos quatre précédentes expéditions en Afrique, j'en ai suivi quelques-unes sur des centaines de kilo-

mètres. Et pourquoi pas ici ? — Yambouya est un assemblage de hameaux ; ses habitants doivent avoir des voisins à l'est aussi bien qu'au sud ou à l'ouest.

Nous sortons de la poterne. Compagnie après compagnie défile homme par homme. Chacune a son guidon, son tambour, son trompette, ses cinquante éclaireurs qui la précèdent pour manier la serpe et la hache, couper les baliveaux, enlever la largeur de la main de l'écorce des arbres afin d'indiquer la route, sabrer les rotins, écarter ou élaguer les branches qui pourraient s'opposer au passage de nos centaines de porteurs chargés ; abattre les troncs, les placer en travers des ruisseaux, construire des zéribes et des bomes de brousse ou de rameaux autour du village improvisé qui sera notre bivouac à la fin de chaque étape. S'il n'y a pas de sentier, l'avant-garde devra le tracer ; choisir la jungle la moins épaisse et y pratiquer au plus tôt une tranchée, car rien n'est fatigant comme de rester debout en plein soleil un lourd fardeau sur la tête. Si la brousse est mauvaise, feutrée, impénétrable, c'est un tunnel qu'il faut. Vite ! *tchap a tchap* ! comme ils disent, ou un murmure de fâcheux augure s'élèvera bientôt de la file impatiente des pagazi. Adroits et intelligents doivent être nos bûcherons ; un béjaune, un paresseux, un *goï goï* n'a qu'à jeter sa serpe, et à épauler caisse ou ballot ! Et encore ! les trois cents qui attendent n'ont pas le temps de lanterner en route ! Il leur faut se garder à droite et à gauche, car les flèches sont empoisonnées et les coups de lance souvent mortels ; leurs yeux doivent fouiller les ténèbres, leurs sens les tenir en éveil. Je n'ai cure de musards ou de *goï goï* ! J'ai choisi mes hommes jeunes, solides ; ils ont les membres souples et le corps élastique. Mes trois cents engagés ont le plus grand mépris pour les « vieux », pour les « gras » ; ceux-ci n'en portent pas beau sous les quolibets de leurs camarades : « Qu'est-ce que tu trouves de remarquable dans ce garçon-là ? Ne vois-tu pas qu'il a le dos taillé dans un tronc d'arbre ? — Non, c'est sa grosse tête ! elle emporte son ventre ! — Ça n'est bon qu'à piocher la terre ! Qu'avons-nous besoin de terrassiers par ici ! Ce n'est qu'un esclave banian ! C'est un affranchi de Consul. — Bah ! c'est quelque échappé de chez les missionnaires ! » Leurs langues percent comme des épées ; et dans la crainte des railleries, chacun brandit



avec plus d'ardeur la serpe à lame aiguisée; la hache affilée brille dans les airs et tranche les arbres ou enlève des troncs, une large bande d'écorce; ils trouent le hallier, ils fauchent la jungle, et, sur leurs talons, se presse la caravane, qui serpente sur un kilomètre et demi.

« Mon cher major, nous y voilà ! Tout ou rien ! — N'oubliez pas notre promesse, et nous nous reverrons avant peu !

— Soyez tranquille ! Je ne moisirai pas ici ! Que nos gens arrivent de Bolobo, et rien ne m'arrêtera plus.

— Bien ! Dieu vous garde ! Ayez bon courage ! Et vous, Jameson, mon vieux ! »

Le capitaine Nelson s'avance à son tour pour l'accolade du départ; puis je marche vers la tête de la colonne, tandis que le capitaine se place à l'arrière-garde.

La file s'était arrêtée à l'extrémité des villages, ou, pour mieux dire, de la route jalonnée l'autre jour par Nelson.

« Par où prenons-nous, guide ? » demandai-je à ce personnage, dont l'âme en ce moment débordait de joie et d'orgueil, car, dans une caravane, qui marche en tête en est regardé comme le chef. Il était costumé à la grecque et portait le casque d'Achille aux pieds légers.

« Par là, droit vers le soleil levant.

— Combien d'heures jusqu'au prochain village ?

— Dieu seul le sait.

— Connais-tu la région ? Es-tu allé dans quelque village ?

— Non ! Comment aurais-je pu ? »

Voilà ce qu'en savait le plus avancé d'entre nous.

« Très bien ! mettons-nous en route, au nom de Dieu, et que Dieu soit avec nous ! Suis n'importe quelle piste qui longera la rivière, jusqu'à ce que nous trouvions un sentier. »

*Bismillah!* font les pionniers; les clairons nubiens sonnent le signal du départ, et, quelques instants après, la tête de la colonne disparaissait dans la brousse épaisse, par delà les dernières limites des clairières de Yambouya.

C'était le 28 juin 1887, et jusqu'au 5 décembre, c'est-à-dire pendant cent soixante jours, nous avons arpenté les bois, les halliers et la jungle sans jamais voir un espace de gazon vert grand comme le plancher d'une chambre des plus modestes. Rien que lieue après lieue, de ces lieues interminables d'une forêt où l'on ne voit d'autre changement de décor que les

variations en taille et hauteur de telle ou telle futaie, suivant l'âge des arbres qui la composent et la faiblesse ou la vigueur du sous-bois, suivant l'ombre plus ou moins épaisse des géants qui le dominant. Il me faut consacrer quelques chapitres au récit de cette longue marche et des incidents qui l'ont marquée, car elle ouvrait aux regards de l'homme civilisé une immense région absolument inconnue, depuis que « les eaux se rassemblèrent en un même lieu, et que le sec parut ». Je promets au lecteur d'être bref; pourtant, jusqu'à ce printemps de l'an de grâce 1890, il n'y a papyrus, manuscrit, livre ou



Notre guide kirangozi.



brochure, qui ait donné le moindre détail sur ce « Pays des Épouvantements ».

Par une température de 50 degrés à l'ombre, notre caravane suivait une sente à peine frayée et qui plongeait fréquemment dans les profondeurs sombres de la brousse. La file avançait avec lenteur, arrêtée toutes les trois ou quatre minutes par les entrelacis des lianes; les serpes et les haches de nos cinquante éclaireurs étaient sans cesse en réquisition; sans cesse on coupait, on tranchait. Pour 100 mètres de route passable, il y en avait en somme 400 d'assez difficiles.

A midi, après avoir longé les rapides de Yambouya, nous gagnons le coude de l'Arouhouimi qu'on apercevait de notre



campement; de ce coude à 6 ou 7 kilomètres au-dessus de nous, on nous signale un autre rapide dont les eaux bouillonnantes étincellent au soleil. En aval, toute une flottille de canots en mouvement. Les gens de Yambouya, sans doute, avaient donné l'alarme à leurs voisins. Vers quatre heures, arrivés plus près, nous voyons se presser, sur un groupe d'îlots au-dessous des rapides, les femmes et les enfants des Yankondé; ceux-ci, avec lesquels nous faisons connaissance pour la première fois, mirent leurs pirogues en bon ordre au milieu du courant, puis s'approchèrent de la rive et suivirent tous les mouvements de la caravane à mesure qu'elle émergeait dans la lumière ou disparaissait dans la forêt, se gaussant des voyageurs et leur lançant défis et provocations.

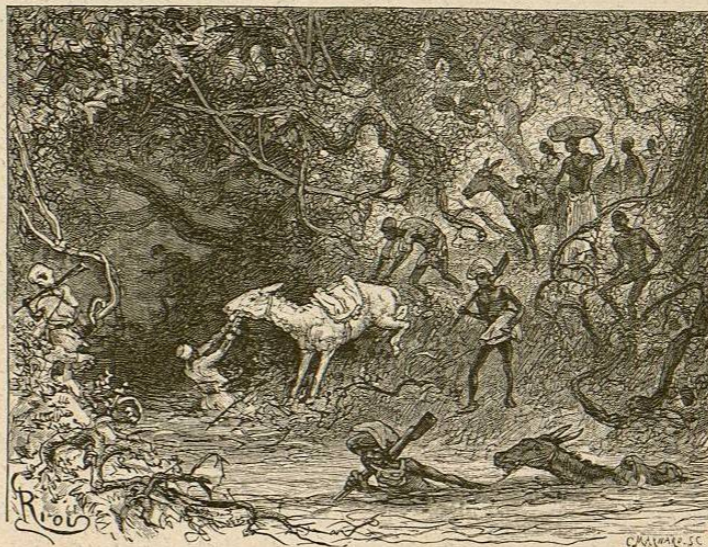
La tête de la colonne déboucha tout à coup sur une avenue bien tracée, large de 6 mètres et longue de 280, à l'extrémité de laquelle on apercevait quelque 300 indigènes de Yankondé gesticulant, poussant des cris, ayant aux mains leurs arcs bandés. Je n'avais encore rien vu de semblable en Afrique. Les pionniers s'arrêtèrent. « Que veut dire ceci? ces païens nous ont taillé une belle et large route pour entrer dans leur bourg, et cependant ils sont là à l'autre bout, prêts à se battre! Attention! »

Avec les broussailles coupées pour nettoyer la chaussée, les indigènes avaient bloqué l'entrée de la forêt de chaque côté de la voie pour nous forcer à prendre celle-ci. Cinquante paires d'yeux découvrirent bientôt que cette magnifique route était hérissée de brochettes longues de 15 centimètres, appointies aux deux extrémités, enfoncées à moitié dans le sol et si artistement recouvertes de feuilles, que nous les avions prises d'abord pour des débris des branches coupées pour élargir le sentier.

Je fis ranger 24 hommes sur deux lignes en travers de la route : la première eut ordre d'arracher les brochettes, la seconde de couvrir les travailleurs et de tirer à la première volée de flèches; puis une douzaine d'éclaireurs furent chargés de prendre par les bois de chaque côté du chemin pour pénétrer dans le bourg. Nous avions à peine fait une vingtaine de mètres sur la voie ainsi nettoyée, que des colonnes de fumée s'élevèrent du village; une petite pluie de flèches fut dirigée contre nous, mais sans atteindre personne. Nos tirailleurs ripostent. On se hâte d'enlever toutes les pointes, nous avan-

çons rapidement et arrivons au bourg en même temps que les éclaireurs. La caravane se lance au pas de charge, et traverse le bourg incendié, pendant que la fusillade continue très vive, s'arrête à une sorte de faubourg situé à l'extrémité orientale, auquel on n'avait pas encore mis le feu.

Près de la rivière, la lutte fut plus meurtrière. La seule décharge de nos carabines aurait suffi pour terrifier l'ennemi,



Marche à travers la forêt.

car les sauvages sont en général très impressionnables au bruit; par malheur, il fut cette fois aussi fatal qu'alarmant, et plusieurs indigènes, je le crains, payèrent de leur vie leurs folles provocations. C'est aux Yambouya que j'en fais remonter le blâme; ils devaient avoir conté à leurs voisins des bourdes extraordinaires pour que ceux-ci eussent ainsi tenté d'arrêter une force de 400 carabines.

Il était près de neuf heures du soir quand l'arrière-garde entra enfin dans le camp. Toute la nuit, les sauvages eurent recours à leur tactique habituelle, cherchant à nous inquiéter par toutes sortes de moyens. Tantôt ils lançaient en l'air des flèches et des zagaies empoisonnées qui retombaient verticalement en deçà de notre palissade; tantôt nous entendions des cris soudains, des huées, des rugissements, des menaces; d'autres fois



le son du cor éclatait bruyamment de différents côtés, comme s'ils allaient procéder à une attaque générale. Des étrangers ignorant les façons des satyres sylvains auraient pu croire que le soleil levant éclairerait notre ruine complète. Pendant mes précédents voyages, j'avais fait connaissance avec quelques-uns de ces stratagèmes, mais ces païens m'en apprenaient de nouveaux. Le camp fut entouré de sentinelles qui reçurent l'ordre de garder un silence absolu et de tenir l'œil ouvert.

Au matin, nous apprîmes qu'un de nos hommes l'avait échappé belle. Une lance avait traversé sa couverture et sa natte des deux côtés sans le toucher et s'était enfoncée en terre en le clouant à sa couche. Deux autres avaient été légèrement blessés de flèches.

Un sentier que nous avons cherché pendant une dizaine de minutes nous mène, à travers une large clairière de 200 hectares pour le moins, et plantée de manioc, au petit village de Bahounga, situé à 7 kilomètres sud-est de Yankondé, et nous pûmes enfin prendre un peu de repos. Je ne voulais pas fatiguer mes hommes; ils n'étaient pas encore faits à la marche; après ce long voyage par eau, je préférais les accoutumer peu à peu et d'étape en étape, en vue de la longue tâche que nous avions à accomplir.

Le 30, nous tombons sur un sentier qui relie une série de quatorze villages séparés, mais tous sur la même ligne. Tous sont entourés de manioc en luxuriantes cultures; pourtant il était facile d'observer les traces d'un désastre récent. Les cases sont de forme conique, type éteignoir ou plutôt clocher pointu et quadrangulaire. Des pieux brûlés, les ruines d'habitations et, çà et là, des marques sur les arbres témoignaient, à n'en pas douter, qu'Arabes et Manyouema y avaient passé — peut-être le frère de Tippou-Tib.

Le jour suivant, nous traversions d'autres hameaux à peu près semblables et communiquant entre eux par une route très bien tracée. Des lambeaux de la forêt primitive les séparent. Le long du sentier, on voyait des fosses servant à prendre les gros animaux, des pièges pour le menu gibier, lapins, écureuils, petits singes, rats. Partout aux environs de chaque village, les dangereux « attelets » dont j'ai parlé exigeaient les plus grandes précautions de tous autres que les Européens chaussés de grandes bottes. Encore ne devons-nous pas trop

nous y fier, car souvent, placée obliquement, la pointe peut pénétrer le cuir le plus épais et vous enfoncer dans le pied ses terribles échardes, accident assez grave pour qu'on veuille à s'en garantir.

Nous devons faire connaissance, ce jour-là, avec un autre sérieux inconvénient des voyages en forêt. Tous les 50 mètres, quelque gros arbre était couché sur la route; son diamètre nous montant à hauteur d'épaule, nous avions beaucoup de peine à hisser les ânes par-dessus, et nombre de nos hommes goûtaient peu ce nouvel exercice qui, répété de vingt à cinquante fois, finissait par exciter les murmures de gens peu habitués aux marches dans la forêt.

A 3 heures de l'après-midi, nous campions près d'étangs couverts de nénuphars, loin des villages, car, cette fois, trois hommes avaient été blessés par les susdites chausse-trapes.

Le lendemain matin, trois heures avant l'aube, le camp fut réveillé par des hurlements sinistres; les cors retentissaient au loin sous les bois. Peu à peu le bruit cessa, et on entendit les voix de deux hommes parlant si distinctement et si clairement que plusieurs essayèrent, comme moi, de percer l'intense obscurité pour voir le nocturne orateur et celui qui fidèlement se faisait son écho.

*Le premier* disait : Étrangers, où allez-vous?

*Et le confident* de tragédie répondait : Où allez-vous?

*L'orateur* : Ce pays refuse de vous accueillir.

*Le confident* : Refuse de vous accueillir.

*L'orateur* : Tous seront contre vous.

*Le confident* : Contre vous.

*L'orateur* : Et vous serez tous mis à mort.

*Le confident* : Mis à mort.

*L'orateur* : Ah-ah-ah-ah-ah!

*Le confident* : Ah-ah-aaah!

*L'orateur* : Ooh-ooh-ooh-ooh-ooooh!

*Le confident* : Ooh-ooh-oooooh!

La scène était si drôle et si réussie, qu'un immense éclat de rire s'éleva soudain, tellement unanime, que les deux interlocuteurs, effarouchés, rentrèrent dans le silence de la nuit.

Très peu rassuré par la découverte que le sentier conduisant aux étangs n'avait pas été tracé par le pied de l'homme, mais par celui des éléphants; très inquiet de savoir nos gens depour-



vus de vivres pour le lendemain, j'envoyai, le 2 juillet à la première aube, 200 pionniers pour chercher du manioc aux villages où nous avons passé l'avant-veille. La façon dont ils s'en acquittèrent me permit d'apprécier leur peu d'intelligence; je prévis dès lors que des 589 hommes qui m'accompagnaient, la moitié peut-être ne reverrait pas l'Afrique orientale. Ils sont maintenant dans la plénitude de leur vitalité; ils ont des armes perfectionnées, un équipement neuf, chacun possède 10 cartouches. Avec un peu de prudence et de soin de leur personne, tous ou presque tous pourraient certes arriver au terme sains et saufs; mais ils sont si frustes, si stupides et déraisonnables qu'ils ne prennent pas le moindre souci des ordres ou instructions, à moins d'être surveillés de très près; et, pour cette surveillance, il me faudrait une centaine d'officiers anglais aussi intelligents et dévoués que mes quatre compagnons. Ils vont sottement, de ci, de là, exposant leur vie pour des bagatelles, et si quelque effroyable calamité ne les vient corriger, je ne pourrai jamais leur faire comprendre la folie de leur conduite.

Une troupe d'éclaireurs envoyée le long du sentier pour en découvrir l'orientation générale revint en même temps que les fourrageurs, ramenant six indigènes qu'ils avaient pris dans la forêt, tendant des pièges au gibier: ils appartenaient à la tribu des Babali; leur teint était chocolat clair.

Comme nous essayions de tirer d'eux quelques renseignements sur la région où conduisait le sentier: « Nous n'avons qu'un cœur, dirent-ils, n'en ayez pas deux! » Ce qui signifiait: Ne nous parlez pas amicalement si vous avez l'intention de nous faire du mal. Et, de même que tous les indigènes, ils insistèrent fortement sur ce qu'ils ne mangeaient pas de chair humaine, à l'encontre des tribus Babanda, Babali, Baboukoua qui occupent les rives de l'Arouhouimi au-dessus de Yan-kondé.

Peu après cette entrevue, le docteur Parke, observant des abeilles qui bourdonnaient autour de lui, assurait à un autre officier qu'elles étaient absolument inoffensives. Au même instant une de ces mouches, se posant sur son cou, y plongea son aiguillon pour le punir de son assertion calomnieuse. Il me racontait l'histoire comme une bonne plaisanterie, quand une seconde abeille vint le piquer presque au même endroit,

et lui arracha un cri de douleur: « Par Jupiter, mais c'est qu'elles piquent, et de la bonne manière! » « Voyez! lui dis-je. Rien ne vaut l'expérience pour réveiller la raison. »

Après avoir distribué le manioc en recommandant d'en bouillir les racines dans trois eaux différentes, je donnai l'ordre de reprendre la marche à une heure de l'après-midi. A quatre heures, nous faisons halte.

Le lendemain nous quittions le sentier, nous dirigeant à l'aide de la boussole sous le dôme immense de la forêt et à travers la jungle. J'occupais dans la colonne le troisième rang après le guide, et je pouvais ainsi conduire la marche. Afin de maintenir une allure régulière, toute lente fut-elle, j'avais donné pour instruction aux sapeurs que chacun, en avançant, eût à trancher d'un coup vigoureux et rapide la liane ou le buisson qui lui faisait obstacle, et passât son chemin. Les deux chefs de caravane devaient se borner à marquer les arbres bien visiblement de 10 mètres en 10 mètres à peu près, en leur enlevant un grand morceau d'écorce et toujours à la même hauteur: comme l'arrière-garde ne devait pas nous suivre avant deux mois peut-être, j'insistai pour que ces flaches eussent au moins la largeur de la main.

C'était presque au pas d'une marche funèbre que nous entrions pour la première fois dans ces solitudes inviolées. En certains endroits, nous avançons à raison de 400 mètres à l'heure, en d'autres parties plus découvertes, c'est-à-dire dans les fourrés moins épais, nous faisons jusqu'à 1 500 mètres. De 6 h. 30 du matin à 4 heures de l'après-midi, soit pendant six ou sept heures — car il nous fallait une heure pour faire collation et prendre quelque repos, — nous fournissions une marche d'à peu près 9 kilomètres; tandis que, en d'autres régions et sur un sentier africain ordinaire, on peut faire de 22 à 29 kilomètres pendant le même temps. Aussi notre objectif devait être, autant que possible, de suivre les stations, non seulement pour y trouver des vivres, mais aussi pour utiliser les routes des indigènes. Nous verrons plus tard comme cela nous réussit.

A quatre heures de l'après-midi, nous marchions encore, ayant traversé tout le jour marais et marigots, criques et bancs de vase, bourbiers et fondrières, mares toutes vertes de limon et où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, soulevant une puanteur